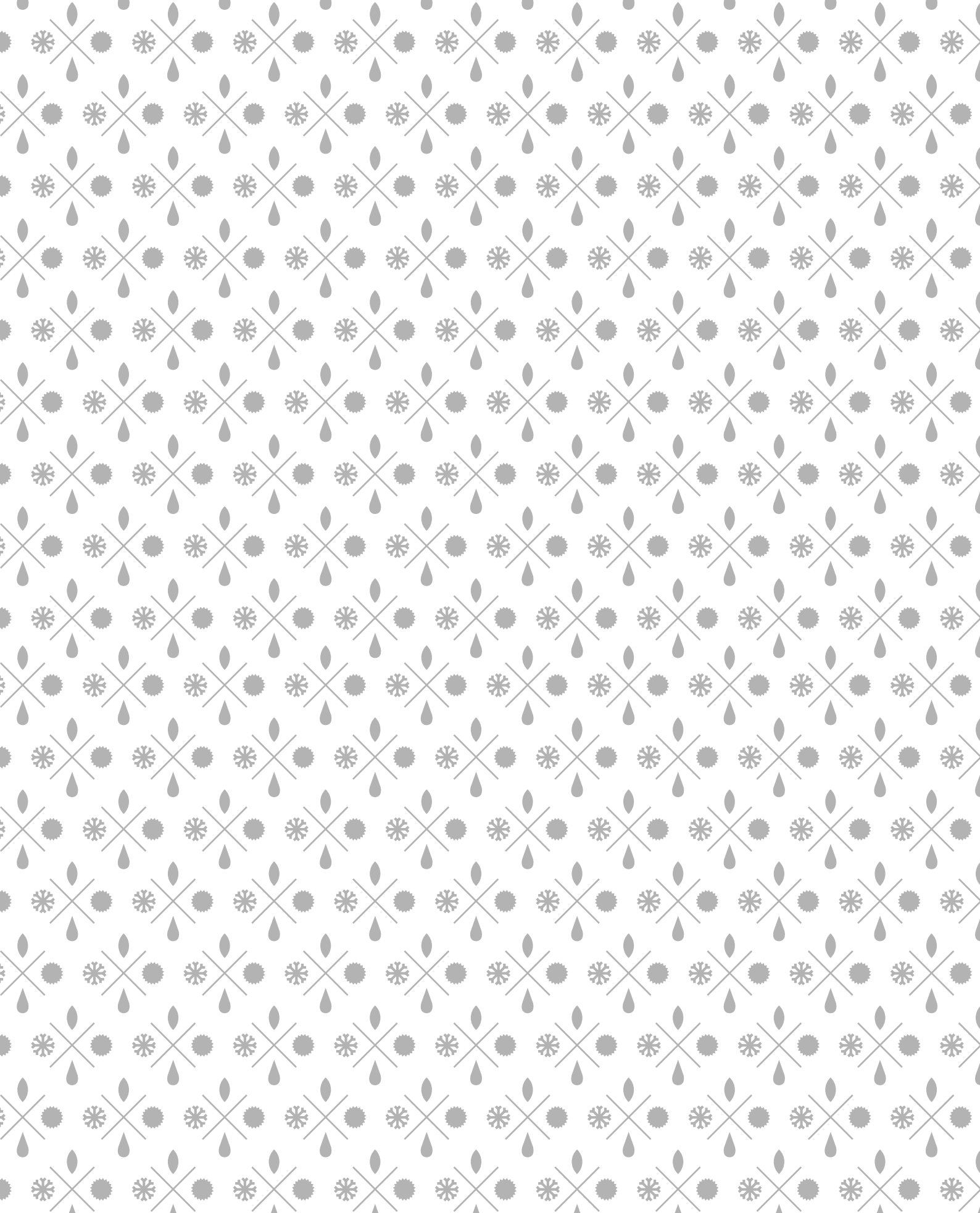


Les
conférences
de l'a-urba

PRINTEMPS DE L'A-URBA #3 SAISONS EN VILLE



« **Saisons en ville** » était le fil conducteur de la troisième saison du Printemps de l'a-urba qui s'est déroulée du 19 mai au 9 juin 2015. Cet événement annuel accompagne désormais la parution du numéro de mai des *Cahiers de la Métropole Bordelaise (CaMBo)*. Temporalités, rythmes : intégrer le temps dans la fabrique urbaine se pratique encore trop peu. Pourtant, c'est une donnée essentielle, à la croisée des regards et des disciplines.

Un cycle de quatre conférences autour de ce thème a été l'occasion d'accueillir des intervenants venus d'horizons variés, pour un dialogue avec les élus de la métropole bordelaise : Thierry Paquot, philosophe de l'urbain et Michel Duchène, vice-président de Bordeaux Métropole chargé des grands projets d'aménagement urbain ; Luc Gwiazdzinski, géographe et Anne Walryck, vice-présidente de Bordeaux Métropole en charge du développement durable ; Philippe Clergeau, écologue et Véronique Ferreira, présidente de l'a-urba et maire de Blanquefort ; Romain Quesada, urbaniste-paysagiste et Jacques Mangon, maire de Saint-Médard-en-Jalles, vice-président de Bordeaux Métropole en charge de l'urbanisme réglementaire.

Le philosophe Thierry Paquot inaugurerait ce cycle de conférences en partageant sa libre érudition, suivie d'un dialogue avec Michel Duchène, vice-président de Bordeaux Métropole chargé des grands projets d'aménagement urbain.

> Philosophe de l'urbain, professeur des universités, Thierry Paquot a longtemps dirigé la revue *Urbanisme*. Collaborateur de revues et maisons d'éditions, producteur d'émissions de radio, il est l'auteur de nombreux ouvrages dont les derniers parus en 2015 : *Désastres urbains. Les villes meurent aussi* (éditions La Découverte) et *La ville récréative* (collectif, aux éditions infolio).

Les saisons : une conception variable selon les cultures

« C'est un sujet magnifique qui n'est absolument pas traité », observe d'emblée Thierry Paquot. Plus qu'un exposé formel, le philosophe propose des hypothèses de travail. En préambule, il évoque les étymologies latines du mot saison : *statio satio serere* (arrêt, moment propice), *satio* (someter, dans le sens de planter) ou *serere* (semer). Les Romains ont inventé les quatre saisons en commençant par le printemps, le "premier temps", promesse de ce qui va germer, croître, suivi de l'été, l'automne, l'hiver... « Dès la création de cette rythmique calendaire, les poètes romains utilisent métaphoriquement les quatre saisons pour caractériser les âges de la vie. » Des expressions en découlent encore, comme "Avoir dix-huit printemps", "Être à l'hiver de son âge"... On connaît aussi "arrière-saison", "morte saison"...

« Territorialité et temporalité ne peuvent être dissociées. Il n'existe pas de pensée du territoire sans réflexion sur les temporalités de ses habitants. »

Thierry Paquot

Ce principe est toujours en vigueur dans nos sociétés alors que dans d'autres cultures il n'existe que deux saisons (sèche, des pluies) ou au contraire six, huit saisons, en Inde par exemple. Saison est un mot complexe qui renvoie au temps exprimant la durée, les rythmes, et cette compréhension varie selon les sociétés. Certaines ont un temps cyclique, d'autres un temps sans commencement ni fin comme dans le bouddhisme ancien. Chez les penseurs occidentaux, Saint Augustin est un des premiers à réfléchir sur le temps, invoquant sa nature divine. Au XX^e siècle, Martin Heidegger développe une vision angoissée selon laquelle le temps ne nous est pas donné.

On commence à mourir dès que l'on naît et on ne fera jamais l'expérience de la mort.

Malgré cette prise de conscience, chacun possède un "temps pour" qui n'est pas neutre (manger, aimer, vivre) à l'intérieur duquel vient le rythme saisonnier. Ces visions interrogent nos manières de concevoir le temps et les saisons. Thierry Paquot renvoie à la pensée orientale, sans cesse dans le transitionnel, la transformation, alors que nous sommes dans le déroulement, avec une rythmique qui se répète : « Nous fonctionnons sur des oppositions dualistes : nature/culture, homme/nature, qui empêchent de saisir les processus à l'œuvre... En ce sens, l'écologie est un progrès considérable car elle souligne des interactions. »

Des saisons et des villes

Au fond, territorialité et temporalité ne peuvent être dissociées. Il n'existe pas de pensée du territoire sans réflexion sur les temporalités de ses habitants. « L'être humain est situationnel, relationnel et sensoriel, note

Thierry Paquot. Dans ces trois éléments constitutifs, il y a temporalités et territorialités, même virtuelles... On a besoin d'une adresse postale comme d'une adresse mail... Sans lieu,

plus de temporalité ! » De la même façon, saisons et lieux ont de multiples interactions. Au XVIII^e siècle déjà, Montesquieu expose dans *L'Esprit des Loix* une théorie des climats montrant la corrélation entre des profils psychologiques de peuples et des climats. Il reprend une idée d'Hippocrate qui, dès son époque, avait saisi les liens entre bien-être et climat.

Malgré ces précédents, les représentations anciennes des saisons (en poésie, peinture...) sont généralement liées à ce qui n'est pas urbanisé : la campagne, les forêts, la montagne... Ces visions évoluent avec l'urbanisation des modes de vie et, de fait, l'interaction villes et saisons apparaît tardivement. En 1934, le géographe écologue

Maximilien Saur publie un petit article intitulé « Le climat urbain » dans lequel il explique que la ville est un lieu artificiel contraignant le climat. La véritable perception des saisons s'effectue donc en dehors des villes et il faut en sortir périodiquement.

Par la suite, en 1991 seulement, l'ouvrage de la géographe Gisèle Escourrou, *Le Climat et la ville*, établit les liens entre l'urbanisation et la transformation du climat, les relations entre le bien-être des gens, l'orientation des maisons, les matériaux... Elle est une des premières à réfléchir à l'îlot de chaleur et à l'influence des pollutions sur l'organisation de la ville. Un autre géographe, François Durand-Dastès, dans sa thèse *Géographie des airs*, regrette que le climat ne soit jamais pris en compte par ceux qui font la ville. Pourtant, dès l'Antiquité, Platon conseillait d'orienter les rues afin que le vent balaie les miasmes et les mauvaises odeurs... De nos jours, l'organisation saisonnière des villes est une réalité, impliquant davantage de rigueur en hiver qu'en été en raison des conditions climatiques. Une association des villes d'hiver a même été créée il y a une quarantaine d'années par Chicago et Montréal pour échanger sur les bonnes pratiques. Thierry Paquot se demande si le mot urbanisme, né avec le capitalisme industriel, est encore approprié aux mutations des sociétés actuelles, plus enclines à s'orienter vers un « ménagement* environnemental » ? [du verbe ménager, qui signifie prendre soin]

Sommes-nous encore sensibles aux rythmes ?

Certains phénomènes récents, comme la massification du tourisme, contribuent à l'uniformisation de la perception des saisons malgré les différences culturelles évoquées plus tôt. Avec un milliard de touristes dénombrés en 2014, quelles seront les conséquences sur l'organisation territoriale, les paysages, la fabrication des villes ? Outre l'impact environnemental des transports, Thierry Paquot distingue deux comportements possibles : le voyageur qui s'acclimate, prend son temps, et le touriste qui transporte avec lui sa temporalité et sa territorialité, agissant comme un « dérégulateur des saisons ».

Pour Michel Duchène, vice-président de Bordeaux Métropole chargé des grands projets d'aménagement urbain, le tourisme n'est-il pas au contraire le moyen de découvrir l'autre ? Les villes créent parfois elles-

mêmes les conditions d'un tourisme de masse, avec le soutien de la population qui y voit un levier économique. Existerait-il un tourisme positif réservé seulement à une élite ? À moins que nos modes de vie s'uniformisent en s'urbanisant ? Pour les citadins que nous sommes majoritairement, les saisons se ressentent-elles encore véritablement dans nos villes ? Gardons-nous encore une sensibilité aux rythmes de la nature quand nos maisons et nos véhicules sont chauffés, climatisés ?

« Pour les citadins que nous sommes majoritairement, les saisons se ressentent-elles encore véritablement dans nos villes ? »

Michel Duchène

Thierry Paquot suggère que les rythmes des villes soient beaucoup plus marqués en fonction des saisons. La place de la végétation pourrait être augmentée afin de mieux souligner cette interaction avec le vivant. Mais cela suppose d'organiser différemment les lieux publics, d'expérimenter... Sommes-nous capables de le faire ? « Notre manière d'être au monde est de faire monde avec le monde des autres », conclut le philosophe. Tout en désignant des réalités très différentes selon les pays, une ville est la combinaison de trois qualités : urbanité, diversité, altérité. On sait aujourd'hui que la ville fonctionnelle ne peut qu'échouer... Il faut concevoir une ville intentionnelle*.

*Terme repris à l'artiste autrichien Hundertwasser, pionnier des liens entre écologie et architecture.

Le géographe Luc Gwiazdzinski regrette une tendance actuelle à la « climatisation » des villes. Sa vision politique du temps et des saisons nous ramène à des enjeux de société. Un point de vue qui trouve un écho chez Anne Walryck, vice-présidente de Bordeaux Métropole en charge du développement durable.

> Docteur en géographie, Luc Gwiazdzinski enseigne l'aménagement et l'urbanisme à l'université de Grenoble Alpes. Il a dirigé plusieurs structures dans les domaines du développement économique, de l'urbanisme, des temps et des mobilités, deux thèmes principaux de ses recherches. Il est l'auteur de nombreux articles et ouvrages comme *La Ville 24h/24*, *La Nuit en question(s)* (éditions de l'Aube), *Si la Ville m'était contée* (éditions Eyrolles)

Une métropole de flux et de pulsations

Luc Gwiazdzinski apprécie dans la thématique du temps et des mobilités une ouverture dans la réflexion. Il revendique aussi les « hybridations » entre artistes et scientifiques pour renouveler les manières de fabriquer la ville. Parmi ses expérimentations, il a effectué des traversées urbaines nocturnes en compagnie de chorégraphes et danseurs, capables de réenchanter ponctuellement un *no man's land*. Sur la question des saisons en ville, il reconnaît que l'approche temporelle est récente, chez les élus comme chez les géographes. Lui-même trouve une légitimité nouvelle à ses réflexions en adoptant une « géographie de plein vent* », par opposition à une « géographie de cabinet » qu'il pratique mais qui demande d'être « éprouvée » à travers le territoire.

« La construction des villes contemporaines traduit une volonté constante d'échapper aux rythmes en bâtissant de véritables "coquilles". »

Pour Luc Gwiazdzinski, une métropole est aujourd'hui caractérisée par des logiques de « flux », elle émet des « pulsations » de jour comme de nuit. De fait, son élaboration nécessiterait d'intégrer les résidents de passage. Le géographe défend l'idée d'une citoyenneté temporaire à prendre en compte pour définir les usages des lieux et des espaces publics, d'une gare à un simple banc dans la rue... Sa conviction est que l'attrait d'une ville repose sur sa capacité à ménager des rencontres. Or, que deviennent les espaces publics quand le climat n'incite pas à sortir, aux pics de l'hiver ou de la canicule estivale ? Peut-on imaginer des expérimentations dans des lieux tels que les cinémas, les centres commerciaux,

ou recréer de la sociabilité à travers des manifestations spontanées (un grand banquet urbain partagé) ?

Ville et nature : des relations ambivalentes

Par leurs rythmes naturels liés à la rotation des planètes, les saisons restent ancrées en nous. Paradoxalement, la construction des villes contemporaines traduit une volonté constante d'échapper à ces rythmes en bâtissant de véritables « coquilles ». Il existe pourtant une demande de nature, renforcée aujourd'hui par les préoccupations environnementales, mais nous entretenons une relation ambivalente à son égard. D'un côté, on glorifie la lutte contre les phénomènes climatiques, la suprématie du système urbain sur les éléments, parfois jusqu'à l'excès – ce que Luc Gwiazdzinski appelle la climatisation des villes. De l'autre, on conserve une mise en scène symbolique des saisons dans les espaces urbains à travers les plaisirs ludiques, touristiques – c'est le phénomène d'esthétisation des villes. Ces

Luc Gwiazdzinski

comportements rejoignent-ils une artificialisation de la planète, gagnée par des normes climatiques moyennes, des espaces "sous cloche" ? Bitumage, salage, colonnes de chaleur ou brumisateurs, tout un appareillage est activé pour gommer les saisons, doublé d'une esthétique qui se formate (les palmiers hollywoodiens). De la même façon, les rythmes saisonniers participent aux rites de la construction sociale... Mais lesquels subsistent encore ? Pourtant, même dans nos villes, « on se cogne aux saisons, à ce qu'elles ont de réel... Un épisode de tempête ou de canicule peut marquer profondément le calendrier de nos vies », souligne le géographe. Luc Gwiazdzinski observe à la fois des stratégies pour contourner les « résistances naturelles » – le touriste planétaire en quête

du climat idéal –, en même temps qu'un renforcement des rites liés à une saisonnalité : fête de la Musique en juin, grandes vacances d'été, rentrée des classes, festivals, concerts, automne social, Noël... Toutefois, il note aussi une mise en scène de plus en plus fictive des saisons que sous-tend une logique marchande : le marché de Noël devient "hypermarché", les plages urbaines envahissent les villes... « L'événement saisonnier intègre la boîte à outils de l'élu » sans que ce soit toujours très pertinent. Le risque est une transformation des métropoles en musées imaginaires, avec des déséquilibres entre les territoires et leurs identités. Cette logique du « toujours plus » conduit à une patrimonialisation des saisons où le simulacre semble l'emporter. Sommes-nous dans des « métropoles intermittentes » où les saisons « scénarisées » masqueraient un quotidien moins enchanteur ?

Habiter le temps pour réinventer le territoire

Cet attachement aux rites traduit-il la volonté de retrouver des rythmes saisonniers, comme des repères face aux incertitudes actuelles ? « Les saisons renvoient à la possibilité d'un chrono-urbanisme. Demain, nous ne serons peut-être plus en train de zoner des espaces mais nous réfléchissons à des rythmes, nous serons designers, ambianceurs de villes déjà constituées. » D'où l'importance d'intégrer des notions telles que l'éphémère, le temporaire. « Il nous faut habiter le temps, l'aménager pour gagner de l'espace, et non l'inverse... » Pourquoi ne pas imaginer plusieurs fonctions pour un même bâtiment (de jour, de nuit...), des quartiers polyvalents pilotés grâce aux nouvelles technologies ? On pourrait également solliciter ceux qui pratiquent l'éphémère, artistes de rue, circassiens et les convier à la fabrique de la ville.

Ces propos trouvent un écho privilégié auprès d'Anne Walryck, vice-présidente de Bordeaux Métropole en charge du développement durable. Elle rappelle à son tour la pertinence d'interroger « tous les usagers de la ville et pas seulement ceux qui y résident, même s'ils s'expriment à travers le vote. » Elle partage aussi cette idée que l'attrait d'une ville tient dans sa capacité à créer des rencontres. Selon elle, des évolutions sont déjà manifestes dans la métropole bordelaise. « Depuis la requalification urbaine liée à l'installation du tramway, les espaces publics ont gagné en qualité et la co-construction des cahiers des charges est

devenue courante. » Luc Gwiazdzinski lui demande si elle serait prête à mettre en place un collège des citoyens temporaires de Bordeaux pour qu'ils participent à la vie de la cité, même modestement. « Un Bordeaux "augmenté" par celles et ceux qui font partie des pulsations saisonnières de la ville. » Autre illustration de cette mobilité intrinsèque à nos modes de vie : le tramway n'est-il pas un espace public « en mouvement », une manière d'habiter les mobilités ?

Les saisons pour sortir de chez soi

Anne Walryck rappelle que Bordeaux Métropole a intégré cette notion de temporalité dans sa politique urbaine. La mobilité est un thème essentiel puisque que les transports relèvent de la compétence de l'agglomération. Parmi les initiatives, on peut citer : l'Agence des Temps, regroupement d'employeurs du secteur public et privé qui travaille sur des accords pour des horaires décalés ; la Charte du Grenelle des mobilités** portée par l'a-urba ; le recours au télétravail, l'ouverture de tiers lieux pour regrouper les travailleurs à distance ; le développement de services de proximité en ligne, mais aussi des lieux publics dotés de plusieurs fonctions (écoles servant aux centres aérés, parkings de bureaux mutualisés avec des résidents...).

Anne Walryck regrette également l'hypermédiatisation des saisons mais relativise la citoyenneté augmentée, le rôle des élus étant d'arbitrer dans le sens de l'intérêt

« Bordeaux Métropole a intégré la notion de temporalité dans sa politique urbaine. »

Anne Walryck

général. Au final, tout le monde se rejoint sur l'idée que les événements urbains liés à des saisons poussent les gens à sortir de chez eux. Ce sont des vecteurs pour dynamiser les espaces publics et jouer un rôle de sensibilisation en matière de développement durable (à l'image des journées sans voiture). En outre, « les événements permettent de tester des changements d'organisation des villes, souligne Luc Gwiazdzinski, et aujourd'hui tout va très vite, tout s'hybride et cela modifie aussi les métiers de l'urbanisme. »

*Expression empruntée à l'historien Lucien Febvre.

**téléchargeable sur <http://www.aurba.org/Grenelle-des-mobilités/La-chartre>

Le thème des saisons en ville interroge notre rapport à la nature. Pour Philippe Clergeau, l'écologie est encore trop souvent absente dans la fabrique de la ville. Il revient sur la définition d'une biodiversité urbaine et les équilibres complexes à trouver, une vision partagée avec Véronique Ferreira, présidente de l'a-urba et maire de Blanquefort.

> Philippe Clergeau est professeur au Muséum national d'Histoire naturelle et expert-consultant en écologie urbaine. Ses recherches sont ciblées sur les constructions des biodiversités urbaines et notamment le rôle de l'organisation des paysages et les dispersions animales. Il travaille sur les relations entre écologie et planification, se spécialisant dans la mise en œuvre des trames vertes en zones urbanisées. Il est responsable de programmes pluridisciplinaires nationaux sur les trames vertes urbaines et la végétalisation des bâtiments.

Diminution des espèces, évolution des comportements

En préambule, Philippe Clergeau rappelle que la multiplicité n'est pas synonyme de biodiversité. « C'est la diversité des espèces et leur complémentarité qui vont permettre la pérennité d'un écosystème. » Recréer un fonctionnement naturel nécessite des interactions. Or, on constate souvent des choix inverses dans les villes : profusion conservatoire d'un jardin des plantes, monoculture des plantations urbaines (la multiplication des platanes, essence résistante). L'urgence est pourtant indéniable car les spécialistes constatent une diminution accélérée des espèces. « On considère qu'en 2050, 25 à 30 % d'entre elles auront disparu ! », alerte Philippe Clergeau. Les chercheurs prennent en compte deux grands phénomènes : des bouleversements climatiques beaucoup plus rapides qu'on ne les imaginait, et l'impact de l'étalement urbain. La dégradation de notre environnement est une réalité, d'autant plus que l'urbanisation des métropoles ne cesse d'augmenter. « La ville a un devoir de conserver la nature, au même titre que l'agriculture et la forêt... » Mais de quoi se compose cette biodiversité urbaine ?

« La ville a un devoir de conserver la nature, au même titre que l'agriculture et la forêt... »

Pendant longtemps, les interactions se sont limitées aux jardins publics et la biodiversité s'est installée progressivement. D'un point de vue scientifique, il est désormais avéré que le fonctionnement naturel entre campagne et ville ne peut être reproduit. Les chercheurs intègrent les actions humaines dans la

définition d'une biodiversité urbaine. Philippe Clergeau parle d'« espaces à caractère naturel » intégrant friches, délaissés urbains, rond-points... Sur le plan de l'écologie, un virage considérable a été pris dans les villes avec la réduction des pesticides qui a permis le retour de nombreuses espèces : oiseaux, abeilles et insectes divers... L'écologue constate aussi une évolution dans les comportements des citoyens et leurs attentes : « Ils ont une vraie envie de nature près de chez eux, mais celle-ci doit rester propre ! »

La nature utile à la ville

Les écosystèmes ruraux ne pouvant être dupliqués, certains animaux parviennent à s'adapter : des omnivores, des espèces qui modifient leur régime alimentaire. La difficulté vient-elle de la rareté des ressources, de la capacité à se nourrir ou à se déplacer dans la densité d'un environnement urbain ? Le nombre d'espèces diminue à l'approche des centres-villes mais réaugmente dans les zones périphériques. Les chercheurs expliquent également que des espaces verts bien traités, que la ville soit moyenne ou grande, peuvent accueillir autant d'espèces qu'en campagne. Dès lors, quelles sont les échelles pertinentes de cette écologie urbaine et ses vertus ? Augmenter les espaces de nature de proximité permet des loisirs, favorise l'éducation, le lien social, préserve le bien-être et la santé... « Si la ville était plus attrayante, peut-être les gens auraient-ils aussi moins envie de partir le week-end », observe Philippe Clergeau, de façon à limiter les déplacements automobiles mais aussi à rapprocher la nature des populations plus défavorisées qui en sont généralement éloignées. La nature a également des propriétés utiles

Philippe Clergeau

au fonctionnement urbain. Des agglomérations mettent en place les noues, fossés végétalisés qui filtrent une partie des eaux de pluie et peuvent devenir des réservoirs de biodiversité. Philippe Clergeau rappelle qu'un alignement d'arbres sur un boulevard fixe les particules atmosphériques ou tempère la chaleur.

Recréer un maillage de la biodiversité ordinaire

L'écologie des paysages a servi de base au Grenelle de l'Environnement qui a intégré la notion d'écologie dans la ville et la nécessité d'instaurer des trames (réservoirs de biodiversité), des corridors (pour la circulation des espèces). Des programmes de recherche menés dans plusieurs villes françaises ont démontré que des continuités potentielles existent : le long des infrastructures, à proximité des cours d'eau, des fleuves... Les corridors, même discontinus, fonctionnent à la campagne. Pourquoi ne pas s'appuyer sur un type d'urbanisme existant pour recréer ces circulations favorables aux espèces sauvages ? Laisser en friche une partie des jardins domestiques, exploiter des liaisons à partir des jardins d'entreprises, d'autant que les terrains privés constituent une grande part du foncier en périphérie. « Il faut redévelopper tout un maillage pour maintenir une biodiversité ordinaire jusqu'au cœur des villes », souligne Philippe Clergeau, et retrouver aussi une « transparence » dans ces barrages que les agglomérations forment sur des kilomètres !

Paradoxalement, une ville dense est plus écologique qu'une ville étendue qui génère des coûts d'installations de réseaux, des déplacements automobiles, etc. Mais la densité pose le problème de la concentration des populations. La ville écologique durable serait donc à chercher entre les deux, en s'appuyant sur des formes d'urbanisme innovantes. Pour Philippe Clergeau, cela suppose déjà d'innover dans les collaborations entre professionnels. S'il reconnaît plus de transversalité entre les métiers aujourd'hui, le diagnostic écologique devrait être intégré dès le départ du projet urbain afin d'indiquer le meilleur maillage potentiel pour recréer cette biodiversité. « Il faut changer la façon de faire la ville, produire ces analyses très en amont, prendre en compte simultanément les espaces bâtis et non bâtis... Arrêtons de faire de la ville uniquement pour des objectifs de construction, c'est dépassé ! »

Lutter contre tous les a priori pour une ville durable

Présidente de l'a-urba et maire de Blanquefort, Véronique Ferreira plaide pour que le rôle des écologues soit renforcé aux côtés des architectes et des paysagistes, citant sur sa commune la collaboration réussie lors de la réhabilitation du parc historique de Majolan. Philippe Clergeau pointe la difficulté à exercer parfois aux côtés des paysagistes, dont la vision de la nature est peut-être plus historique, plus esthétique. Il admet toutefois des évolutions chez les nouvelles générations, plus sensibilisées aux questions qui touchent le fonctionnement des espèces et de la biodiversité. En tant qu'élue, Véronique Ferreira revient sur les réactions parfois vives qu'expriment les habitants d'une commune face à de nouveaux modes de gestion des espaces verts – cette envie d'une nature "propre" observée par Philippe Clergeau. « L'image du jardin à la française est encore très présente dans l'imaginaire », note l'élue qui rappelle également la nécessité d'un temps d'appropriation pour les populations. « C'est souvent un casse-tête pour nous de parvenir à cette biodiversité acceptable par toutes les parties ! », résume-t-elle. Philippe Clergeau note aussi des évolutions générationnelles, une « mixité d'appréciations du vivant » modelées par les endroits où l'on a été élevé : néoruraux nés en ville, ruraux venant vivre en ville... Plus largement, il insiste sur l'importance d'adapter la nature aux modes de vie et aux usages urbains déjà en place, sans approches sectaires qui n'auraient pas de sens dans un environnement construit : s'autoriser à planter des fleurs dans les corridors destinés aux animaux, ne pas sanctuariser les nouvelles espèces (faune ou flore) susceptibles de réapparaître... « Peut-on imaginer que l'homme et la nature cohabitent sans hiérarchie ? », avance Véronique Ferreira.

« Peut-on imaginer que l'homme et la nature cohabitent sans hiérarchie ? »

Véronique Ferreira

Depuis le Grenelle, les mentalités évoluent, même si en France les changements sont encore récents. « D'autres pays ont intégré la question écologique très en amont de la fabrique de la ville, rappelle Philippe Clergeau. En France, nous avons souvent beaucoup d'a priori sur les grands changements. Or c'est une nécessité pour bâtir une ville vraiment durable. »

Urbaniste paysagiste, Romain Quesada revient sur les liens qui perdurent entre la ville, les habitants et les rythmes des saisons. Il partage ses expérimentations et une approche sensible du cadre de vie... Sa démarche transversale trouve un écho chez Jacques Mangon, maire de Saint-Médard-en-Jalles, et vice-président de Bordeaux Métropole en charge de l'urbanisme règlementaire.

> Romain Quesada est diplômé de l'École nationale supérieure du Paysage de Versailles, du cycle d'urbanisme de Sciences-Po Paris et de l'Institut d'Aménagement de Tourisme et d'Urbanisme (IATU - Université Bordeaux 3).

Il a réalisé des études stratégiques sur de grands territoires (région Île-de-France, Bordeaux Métropole) et contribué aux Ateliers d'Urbanisme Utopique avec Bruit du Frigo (Bordeaux).

Nous sommes connectés à la nature

Parmi les sources qui l'ont beaucoup inspiré, Romain Quesada cite d'emblée les écrits d'Alberto Magnaghi*, défenseur d'un développement territorial qui n'est pas uniquement tourné vers l'avenir mais qui s'appuie sur les paysages, l'histoire, conservant un ancrage fort dans le réel et ses persistances... Plutôt que des saisons en ville, Romain Quesada préfère parler des « rythmes des territoires », le mot ville recouvrant des réalités bien différentes, de l'hyperdensité d'un centre d'agglomération à la faible densité d'une zone périurbaine. Cette question des rythmes renvoie aux liens qui perdurent avec notre environnement, avec la nature... Or, pour l'urbaniste paysagiste bordelais, « nous n'en sommes pas déconnectés. » Toujours en référence à Magnaghi, il indique la nécessité de s'appuyer sur les ressources locales et de ne pas avoir de vision trop centralisée des territoires. Au contraire, à nous d'aller autour de la ville, sans avoir à beaucoup s'éloigner pour se reconnecter à des réalités rurales, agricoles, forestières... « Nos sensations sont à l'origine de tout », rappelle Romain Quesada, menant lui-même des expérimentations telles que des jardins collaboratifs

« Nos sensations sont à l'origine de tout. »

Romain Quesada

ou des excursions périurbaines (avec le collectif Bruit du Frigo). Il raconte que l'on trouve facilement de grands espaces de prairies dans une commune comme Gradignan, à moins d'une demi-heure de Bordeaux ! Que l'on soit au Lac de Bordeaux, sur les rives de la Garonne ou dans des espaces publics plus urbanisés, la métropole vit à plein ses quatre saisons. Fraîcheur, chaleur, même quand les espaces publics sont jugés trop minéraux, ces contrastes font aussi partie des rythmes, du temps

qui passe. Chaque saison est nécessaire et l'on peut en déceler fréquemment des rappels dans la métropole et au-delà : la pêche sur le bassin d'Arcachon, les vignes du bordelais... Romain Quesada est attaché à la notion de « Manufacture du Territoire ». Pour s'échapper des réflexions trop formelles et garder notre sensibilité en éveil, il invite à réinterpeller le « faire ».

Une expérimentation de jardin collaboratif

Romain Quesada relate ainsi l'expérience du parc de Carès-Cantinolle, à Eysines, préfiguration d'un jardin public menée sur une friche de 2000 m² appartenant à Bordeaux Métropole. Cette expérimentation intègre le projet de ZAC confié à l'architecte urbaniste Alexandre Chemetov dans le cadre de la Fabrique métropolitaine, une vaste réflexion engagée sur la question du logement, des transports, de la densité urbaine conjugée à des espaces de nature préservés et valorisés... Le secteur de Carès est au croisement de zones commerciales, d'infrastructures routières et de zones de nature diffuses. Il bénéficie d'une continuité potentielle de la trame verte, de la présence d'une piste cyclable... Il est également connecté depuis longtemps à la vallée des Jalles, ces petits cours d'eaux qui ont favorisé autrefois l'installation des maraîchers dans ce secteur. Au fil du temps, les coupures urbaines se sont multipliées et les zones de nature sont redevenues sauvages. Collaborative, la mise en œuvre du nouveau parc a réuni aux côtés de Romain Quesada des agents des parcs et jardins de la mairie d'Eysines, des jeunes en insertion professionnelle ainsi qu'une personne chargée du développement durable qui a fait le lien entre toutes ces personnalités. « À partir de la friche existante, nous nous sommes engagés sur des principes et tout le monde a pris la parole », résume Romain Quesada. Des essences

locales ont été remises au jour (vigne sauvage, robinier transformé en mobilier urbain naturel), les jeunes ont redécouvert le plaisir du travail manuel, de même que l'urbaniste paysagiste expérimente concrètement le paysage auprès des agents qui en assurent la pérennité.

« Parvenir à créer ce type de rencontres et d'échanges est une bonne façon de voir l'espace public et la fabrication du territoire. » Au final, une semaine

a suffi pour redonner vie à un véritable parc qui a reçu temporairement quelques manifestations (concert de musique, raid piétons vélos de la vallée maraîchère d'Eysines)...

redevenant un espace public. Pour lui, le paysage et le jardin en particulier sont de formidables vecteurs de communication entre des générations et des milieux culturels différents car ils ramènent à une dimension sensible de nos villes.

« Au-delà des règles techniques, l'urbanisme doit susciter un désir dans les endroits que l'on construit, que l'on habite ».

Jacques Mangon

*Professeur à l'université de Florence et animateur d'une pensée territorialiste qui souligne l'importance du local et ses héritages dans la construction du développement durable (et pas seulement la notion environnementale).

La ville n'est pas l'anti-nature

Même si l'expérimentation n'est pas toujours possible, des élus sont réceptifs à ces regards différents sur l'élaboration du cadre de vie. Jacques Mangon, maire de Saint-Médard-en-Jalles, vice-président de Bordeaux Métropole en charge de l'urbanisme réglementaire et de la stratégie foncière, souligne à quel point sont fondamentales les interrogations sur la permanence et le mouvement, l'urbanisation et la nature... « Au-delà des règles techniques, l'urbanisme doit susciter un désir dans les endroits que l'on construit, que l'on habite », la finalité étant l'épanouissement des individus. La nature peut être réintroduite en ville grâce aux initiatives de ceux qui y vivent (arbres replantés, rues jardinées...) et pour ceux qui sont plus en périphérie, la ville peut venir à eux sans abandonner la nature. Chez des professionnels un peu atypiques comme Romain Quesada, il apprécie cette capacité à retrouver le génie d'un lieu, mais aussi l'humilité de la démarche, un certain dépouillement. « Architectes, urbanistes, hommes politiques, nous avons une responsabilité essentielle car nous fabriquons des objets qui façonnent la vie des gens pendant des années... À nous de leur donner envie d'être quelque part et de ressentir le surgissement des saisons. La ville n'est pas l'anti-nature et la nature n'est pas l'anti-ville. »

La question du faire évoquée par Romain Quesada pour renouer contact avec la nature suscite des réactions complémentaires. Redécouvrir la nature, commente un auditeur, c'est se remettre à l'ouvrage, pour nous citoyens qui sommes généralement plus contemplatifs face au paysage. Or la nature, parce qu'elle change avec les saisons, nécessite un labeur. Romain Quesada souligne qu'il n'est toutefois pas utile de « surtravailler les paysages », et ce labeur, comme dans l'exemple du parc Carès-Cantinolle d'Eysines, accompagne le développement urbain et l'intérêt général en

